

récents qui ont puisé chez lui leurs renseignements. On pourra regretter qu'il manque une appréciation motivée sur la valeur historique du traité, spécialement dans les récits où Henri de Kalkar s'appuie non sur des écrits antérieurs, mais sur son « *experientia propria* ». La première partie contient une biographie minutieusement établie de celui qui fut de longues années prieur et visiteur, et qui joua un rôle important dans son ordre déchiré par le grand schisme d'Occident. Chose remarquable, Henri de Kalkar se rangea d'abord dans l'obédience clémentine, mais il passa ensuite dans celle d'Urban VI. On trouve encore d'autres renseignements intéressants dans cette biographie succincte mais complète : la part du prieur de Munnikhuizen dans la conversion de Gérard Groote ; la liste de ses œuvres, dont la plus répandue est l'*Exercitatorium monachale*, dit encore *Tractatus de cotidiano holocausto spiritualis exercitii*, donné par certains mss comme livre II de l'*Imitation* ; enfin l'influence qu'il aurait eue dans la propagation du rosaire de quinze dizaines. Bref, ce bel ouvrage, par sa précision, la méthode de son exposé, la richesse de son information, le sens critique, contribue très utilement au progrès de l'histoire.

P. DEBONGNIE.

JAC. VAN GINNEKEN, S. J., *Op zoek naar den oudsten tekst en den waren schrijver van het eerste boek der Navolging van Christus. Tekstvergelijkende Spoor-naspeuringen.* (Koninklijke Vlaamsche Academie voor Taal-en Letterkunde.) Wetteren, J. De Meester, 1929. In-4, 133 p.

A la suite de Mgr Puyol, le professeur de Nimègue a entrepris de résoudre la question de l'auteur de l'*Imitation* par la voie philologique. Se bornant dans le présent volume au seul premier livre, il constate, avec Puyol, que les familles du texte se partagent en deux groupes, qu'il range sous les lettres P et Q. A ce dernier se rattache le fameux manuscrit autographe de Thomas à Kempis. Pour déterminer lequel de ces deux groupes est le plus ancien, le philologue consommé qu'est le R. P. v. G. fait simplement appel à son « flair », à ce « don de Dieu », qu'Aristote, paraît-il, désignait exactement du terme : *nous poiêtikos* (p. 10). A ce critère, il apparaît évident et sans aucune espèce de doute que P, texte plus vivant, plus spontané, doit être le plus ancien. Plus ancien encore que ce texte P, apparaît un texte que le R. P. désigne de la lettre O, dont les manuscrits proviendraient de chartreuses des Pays-Bas. Il se fait aussi que certains manuscrits du groupe P, plus proches par leur texte de leur prototype O, contiennent comme deuxième livre de l'*Imitation* un traité d'Henri de Kalkar, qui fut prieur de Munnikhuizen entre 1370 et 1380 (plus exactement de 1368 à 1373. Cfr Vermeer, *Het tractaat « Ortus et decursus Ordinis cartusiensis » van Hendrik Eghe van Kalkar*, p. 10, 1929). Poussant plus loin son examen, le R. P. abord,

ensuite les traductions anciennes néerlandaises, françaises et autres et fait l'étude de leurs variantes. Celles-ci l'amènent à conclure que l'original n'a pu être latin ; il y a en effet entre les versions en langues différentes des accords frappants où elles s'écartent ensemble du latin. Comment expliquer cela, sinon par un original néerlandais, d'où procéderaient les autres textes, tant latins que vulgaires ? Cependant ces textes néerlandais et autres auraient été ensuite rapprochés du texte de Kempis quand celui-ci serait devenu la version officielle, mais il est resté assez de traces des divergences primitives pour retrouver la vraie filière des textes. De ce texte néerlandais original il nous reste un fragment presque inchangé dans le manuscrit Kieckens (Bruxelles, Bibliothèque royale, II, 2047) que le R. P. date de 1390 environ.

Voici les conclusions concernant l'histoire du texte. A l'origine, un texte Oméga, néerlandais ; d'où procède un texte Z, international, avec des variantes antérieures au latin et qui a pour caractère spécial de s'adresser en première ligne à des laïcs ; sur ce texte Z a été fait le texte O, avec ses variantes prae-P-Q, d'où les chartreux ont tiré le texte O-P, et ensuite le texte P. Ce texte P, travaillé par Jean de Schoonhoven et Thomas a Kempis, est devenu le texte Q, et a passé depuis pour la version officielle et originale.

Quant à l'auteur, il faut le chercher dans l'entourage d'Henri de Kalkar. Mais ce doit être un homme qui à une intense vie religieuse joigne de fortes tendances laïques. Cet homme ne peut être que Gérard Groote, qui fut quelques années sous la conduite du prieur de Munnikhuizen, novice et religieux chartreux, mais que les conseils mêmes du prieur engagèrent dans un apostolat qui s'adressait aux laïcs et aux prêtres séculiers. Aussi bien on trouve entre les lettres connues de Gérard Groote et le style de l'*Imitation* des affinités frappantes, tel l'art du dialogue intérieur ; Gérard Groote a été chartreux, ainsi s'explique que de rares manuscrits attribuent l'*Imitation* à un chartreux « in Reno ». C'est le seul témoignage positif que le R. P. allègue en faveur de sa thèse ; il vaudrait quelque chose si Groote avait été chartreux, ce que rien ne prouve.

Telles sont les grandes lignes du système et ses conclusions ; elles n'ont pas jusqu'à présent obtenu beaucoup de suffrages parmi les érudits, mais soulevé, au contraire, bien des objections. Pour ne pas les répéter, on se bornera ici à certains éléments. Une des pièces principales du système et quasi son pivot est le texte O, dont le manuscrit de Vienne 4064 représente le type caractéristique (p.19). On se demande pourquoi ce ms. n'est pas daté dans la liste que donne le R. P. (*l. c.*) ; la date se trouve en tous chiffres à la fin du livre II, f. 240 : « Anno domini etc. 39^o ». C'est le Gemnicensis 6 de Puyol (*Descriptions*, p.182 s. ; Puyol le décrit encore p. 420, sans s'apercevoir de l'identité, trompé par l'erreur de Wolfsgruber (*J. Gersen*, p. 224) qui a lu dans la date 29 au lieu de 39). Ce ms. provient donc d'une chartreuse, comme il est noté *l. c.*, mais ne pouvait-on dire de laquelle ? En d'autres circonstances, l'auteur est plus précis,

mais non plus heureux. Les mss de Vienne 2248, 3496, 3797 sont décrits comme provenant de la chartreuse de Ruremonde et leur date serait 1450 environ ; le ms. de la même bibliothèque 4021 aurait la même origine et daterait exactement de 1451. A l'examen, il apparaît que rien ne prouve cette origine ni ces dates. Le ms. 2248 est daté à l'explicit de l'*Imitation*, f. 167, de 1440 ; c'est le Lunelacensis I de Puyol (*Op. c.*, p. 275), il provient de Mondsee, qui est bénédictin. Le ms. 3496 est le Lunelacensis II de Puyol, il ne porte pas de date, mais ne doit pas être antérieur à 1470, puisqu'on y trouve, de la même main que l'*Imitation*, la copie d'une bulle de Paul II de cette année, et à la fin du volume, le folio de garde en parchemin est un privilège original, émanant du prieur de la Grande Chartreuse et daté de 1471. Le ms. 3797 est daté exactement, à l'explicit de l'*Imitation*, f. 163v, de 1451 ; c'est le Lunelacensis 9 de Puyol (p. 276 s.), et le texte qu'il donne du livre I est celui de Tegernsee, qu'on retrouve dans les mss de Munich Clm. 18551 et 18650. Enfin le ms. 4021 est daté de 1451 ; le papier dont il est fait donne à penser que son origine doit se placer en Autriche, et nullement aux Pays-Bas, où ce papier est inconnu ; il y a de plus, au plat intérieur, la note d'un propriétaire du xvi^e siècle, Henri Ruger de Pegnitz, ce qui nous porte assez loin de Ruremonde. (Ces mss sont décrits par le R. P. p. 12, 14 et 19). Il n'y a guère moins d'erreurs dans d'autres descriptions, et la liste serait longue.

Revenons au texte O du ms. 4064. Le système développé dans *Op zoek* veut qu'il soit antérieur au texte P, et on entreprend de le prouver par une suite de comparaisons, p. 20 ss. Le rapprochement avec les groupes P et Q donne au R. P. les résultats suivants (p. 22) : 17 cas où la divergence est telle que la comparaison est impossible, 7 où le texte O se rapproche de P, et 2 où il s'apparente à Q. Vérification faite, sur le ms. 4064, les résultats sont les suivants : 18 leçons omises ou transformées, 10 leçons P et 5 leçons Q, ce qui donne un total de 33, conforme au chiffre des variantes P-Q. La conclusion reste donc que le texte O s'apparente au texte P.

Ceci accordé, reste la question plus importante et plus difficile : O procède-t-il de P, ou vice versa ? Le R. P. entreprend de prouver ce dernier terme par des séries de comparaisons. Impossible de le suivre. Remarquons seulement que plusieurs des néerlandismes et gallicismes du texte O, relevés p. 85 s., ne paraissent pas bien caractérisés, d'autant moins que le résultat de ces variantes est de créer des rimes latines. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, le texte « *Tracta familiariter* » est donné comme un gallicisme, à quoi répond dans le texte P (et Q) le passage suivant : « *quae aedificationis sunt pertracta* ». (C. VIII, v. 4.) Il est curieux de remarquer que ce « *familiariter* » répond comme une rime à « *faciliter* » que le texte O a mis au verset précédent. Le texte O est ainsi tourné : « *Cum extraneis divitibus et cum magnatibus non appareas faciliter, sed cum mitibus et devotis et morigeratis tracta familiariter.* » Sur les neuf exemples de gallicismes donnés p. 86, six donnent une rime latine qui n'est pas dan

le texte P. Comment soutenir en ce cas que le texte O est un intermédiaire entre un original néerlandais et un texte latin épuré des traces de la rédaction en langue vulgaire? Aussi bien le R. P. a noté lui-même en un autre endroit que le texte O contenait plus de rimes et de parallélismes que le texte P-Q (p. 21). Le ch. XIX du texte O, XX du texte P-Q, contient un passage remarquable contre la thèse du R. P., au verset 24, cité mais incomplètement p. 21. « *Nemo dignus est celesti consolacione nisi diligenter se exercuerit in sancta compunctione; et hoc in secretis et cubilibus vestris.* » Ce dernier membre de phrase, qui passe brusquement et sans élégance de la troisième à la seconde personne, est étrange. Comment l'expliquer? Il suffit de se reporter au texte P-Q, qui continue ainsi, après « *compunctione* : « *Si vis corde tenus compungi, intra in cubile tuum et excludere tumultus mundi, sicut scriptum est: In cubilibus vestris compungimini.* » Y a-t-il d'autre explication de ce « *vestris* » que la dépendance du texte O sur le texte P? Il en existe d'autres preuves encore, tirées de critères moins subjectifs que le simple « *flair* » des variantes. Ce n'en est pas le lieu ici. On n'en finirait pas de relever les affirmations sans preuve et les erreurs positives qui abondent dans les 132 pages de ce volume. Terminons par une seule remarque. Le R. P. veut que les derniers chapitres du livre I représentent des conférences aux chartreux de Munnikhuizen, faites par Gérard Groote, dès sa profession, à la requête de son prieur Henri de Kalkar. Or, nous trouvons là des passages comme le suivant : « *Profecto opus esset quatenus velut novicii, iterato instrueremur, si forte spes esset quod ad maiorem profectum et emendacionem duceremur etc.* » Tel est le texte O, correspondant au ch. XXII, v. 37 de P-Q. Imagine-t-on un jeune profès, à peine sorti du noviciat, parlant de ce ton à des religieux blanchis? Cette invraisemblance psychologique n'est pas la seule à laquelle il faille recourir pour soutenir la thèse Gérard Groote. Il faut aussi laisser de côté tous les arguments de la thèse contraire; à lire ce livre, on croirait que la thèse « *kempiste* » n'a aucun témoignage, aucun texte pour elle, mais uniquement une supercherie des chanoines de Windesheim, allant jusqu'à supprimer et détruire (mais comment?) tous les manuscrits antérieurs à Thomas de Kempen, et à retoucher, d'après le texte établi par Thomas, toutes les versions en langues vulgaires. Le tableau généalogique des textes, en regard de la p. 70, tente de tracer graphiquement ces dépendances intercroisées par un enchevêtrement de traits gros et fins, hachés et pointillés, qui déconcerte.

Le R. P. annonce la publication du texte O mis en regard du texte original néerlandais reconstitué; de somptueux prospectus ont été lancés dans le public; l'édition qui se prépare fera sans nul doute honneur à la typographie belge qui en a reçu la charge. Les méthodes d'édition que révèle la première page risquent de ne pas agréer à tous les critiques, si déjà leur impécuniosité coutumière ne les empêche d'avoir en mains ce volume de grand luxe. En effet

on a la surprise de trouver le texte du ms. Kieckens, donné comme un témoin presque pur du texte primitif, amputé des développements dont il entrelarde les versets de *l'Imitation*. De ces développements, il n'est pas davantage soufflé mot dans *Op zoek ...* p. 57 ss.

P. DEBONGNIE.

Mahnungen zur Innerlichkeit. Eine Urschrift des Buchs von der Nachfolge Christi. Ed. P. HAGEN. Lubeck, M. Schmidt-Römhild, 1926. In-12, xiv-160 p.

The Imitation of Christ... from hitherto undiscovered sources. Trad. A. HYMA. New-York - Londres, The Century Co., 1927. In-8, xxxviii-182 p. \$ 2.50.

TOMASO DA KEMPIS. *Della Imitazione di Cristo.* Trad. A. LEVASTI. Florence, Rinascimento del libro, 1928. In-8, lv-341 p.

THOMAS A KEMPIS. *L'Imitation de Jésus-Christ, texte latin scrupuleusement conforme au manuscrit original (1441)... et traduction française... rythmée* par le R. P. R. COMPAING, S. J. Tours, Mame et Fils, 1930. In-16, xxi-503 p. Fr.15.

Les auteurs des trois premières éditions ici annoncées voudront bien excuser le retard de ce compte rendu ; une recension, rédigée et envoyée à la rédaction, s'est égarée, et les recherches pour la retrouver n'ont pas abouti.

M. P. Hagen a eu la bonne fortune de découvrir dans la Bibliothèque de la ville, à Lubeck, deux manuscrits contenant une recension de *l'Imitation* en bas-allemand, qui présente des particularités remarquables. En effet, elle contient à peu près la matière des livres II et III, mais avec des omissions caractéristiques et dans une série continue de soixante chapitres. Y trouve-t-on une traduction remaniée du texte de Thomas a Kempis ? M. Hagen croit, au contraire, que ce manuscrit représente une source de *l'Imitation*, et il entreprend de l'établir par des comparaisons de texte.

En effet, le style des passages omis diffère de façon très nette du style des soixante chapitres de Lubeck. Celui-ci est d'un moraliste, et frappé en maximes ; celui-là, chargé d'exclamations, éloquent, émouvant, trahit un tempérament opposé, un auteur différent. Or, il est à remarquer que le style des passages qui manquent aux manuscrits de Lubeck, ressemble trait pour trait au style de Thomas a Kempis dans ses autres ouvrages. Tels sont les arguments que M. H. indique dans son introduction et qu'il a développés dans un article du *Belaard* de janvier 1921 et dans un autre des *Studia catholica* de juillet 1926.

Les arguments de M. Hagen ont-ils la force qu'il leur attribue ?